

Documents

10 et 11 octobre 1870 - Artenay et Orléans

■ *Source : "Un mois de commandement au 15e corps", général de la Motte Rouge, Orléans - Herluison 1889*

■ **Rapport du général de la Motte Rouge, commandant en chef du 15e corps**
pages 52 à 64



OPÉRATIONS MILITAIRES DES 10 ET 11 OCTOBRE

1e) Combat d'Artenay, le 10 octobre

Après le combat de Toury, les corps prussiens qui s'étaient trouvés engagés contre la cavalerie du 15e corps, se croyant en présence de forces plus considérables qu'ils ne l'avaient supposé, s'étaient retirés précipitamment sur Étampes.

Les renseignements qui nous parvinrent alors firent croire à la présence d'un corps de cavalerie et d'un parc d'approvisionnements à Pithiviers. Le général Reyau s'y rendit le 8 octobre à la tête de la division de cavalerie, soutenue par les brigades de cavalerie Michel et Dastugue, une batterie et demie d'artillerie et une partie de l'infanterie de la brigade Morandy (un bataillon de tirailleurs algériens, le 29e de marche et le régiment de garde mobile de la Charente-Inférieure, colonel Vast-Vimeux). Il n'y trouva qu'une centaine de malades et blessés et 150 têtes de bétail.

Dans la journée du 8, le général Reyau, suivant les instructions qui lui avaient été données, envoya des reconnaissances dans les directions de Malesherbes et de Sermaises, pour savoir exactement jusque vers quel point s'était retiré l'ennemi. Un escadron de chasseurs, dirigé du côté de Sermaises, rencontra, à quelque distance de cette localité, des forces prussiennes assez imposantes, en cavalerie particulièrement, et dut se retirer devant une canonnade assez vive. Dans la nuit du 8 au 9, et au moment où il rentrait de Tours où l'avait convoqué le Gouvernement, le commandant en chef était informé qu'un corps prussien considérable en infanterie, cavalerie et artillerie marchait à travers les plaines de la Beauce, dans la direction de Janville, Toury et Outarville; les premières dépêches ayant été confirmées par d'autres, arrivées un peu plus tard, qui évaluaient les forces de ce corps à 40.000 hommes au moins, avec 120 à 130 pièces de canon, il télégraphia au général Reyau de rétrograder avec sa cavalerie, pour reprendre ses anciennes positions. Ce mouvement s'exécutait dans la soirée du 9 et la brigade Dastugue, qui devait d'abord continuer à occuper Pithiviers, se trouva par suite d'un mouvement très prononcé de l'ennemi sur cette ville, dans l'obligation de l'évacuer dans la nuit et de se replier sur Bellegarde en passant par Beaune, pour garder notre extrême droite et se tenir en communication avec Gien occupé par la 1ere division, qui s'y trouvait en formation, sous les ordres du général Martin des Pallières. Le 8e de garde mobile (Charente-Inférieure) et deux bataillons du 29e de marche allaient, d'après les mêmes ordres, avec le colonel Morandy, occuper les positions de Bellegarde et Lorris, pour défendre la forêt où se trouvaient aussi répartis, sur plusieurs points, deux bataillons du Lot et un bataillon du Loiret, dont les principaux centres étaient Châteauneuf et Lorris.

Après s'être arrêté 4 heures à Neuville, pour y faire reposer sa cavalerie, le général Reyau dirigea, dès le matin du 10, la brigade de Longuerue et les tirailleurs algériens sur Artenay, la brigade Michel et le 29e de marche sur Creusy; et, avec la brigade de réserve (cuirassiers), il arrivait, de sa personne, à Chevilly vers les 10 heures. C'est à ce moment même que le corps ennemi que nous sûmes plus tard être commandé par le général von der Thann, commençait à prendre l'offensive sur Artenay. Le général en chef en fut immédiatement informé et prescrivit aussitôt au général Reyau de rallier les brigades de Longuerue et Michel avec l'infanterie qui était à Chevilly (mobiles de la Nièvre et du Cher). A midi toutes les troupes étaient en ligne. En même temps, celles de la brigade Faye (en formation à Orléans) et les quelques bataillons de marche de la division Peytavin, successivement arrivés pendant la matinée par le chemin de fer, recevaient l'ordre de prendre les armes et de se tenir prêts à marcher.

Jusque vers 2 heures, nos troupes tinrent fort bien, surtout les tirailleurs, le 29e de marche et les mobiles de la Nièvre. Le régiment du Cher, qui avait des fusils ancien modèle et qui, comme toutes les troupes jeunes et inexpérimentées, avait brûlé beaucoup de cartouches sans aucune utilité, céda le premier, démoralisé par les obus que faisait pleuvoir l'artillerie prussienne. En même temps, un mouvement tournant de la cavalerie ennemie vint inquiéter notre gauche et força la brigade Michel et la brigade de cuirassiers à faire, à gauche, un quart de changement de front, appuyées par deux pièces de canon. Le mouvement en arrière de l'infanterie entraîna la retraite de toute notre ligne ; deux pièces de 4 qui avaient été fort maltraitées par l'ennemi, et se trouvaient sur un terrain défavorable et dans de mauvaises conditions d'attelage, furent enlevées par la cavalerie ennemie qui sabra les artilleurs sur leurs pièces.

Notre cavalerie, très fatiguée après le combat de Toury, sa marche sur Pithiviers, ses reconnaissances sur Malesherbes et Sermaises et son retour, pendant la nuit précédente, sur les positions qu'elle défendait dans ce moment, ne put parvenir à dégager ces pièces, ayant devant elle une cavalerie beaucoup plus nombreuse et une artillerie des mieux servies. D'un autre côté, une pièce de 8 se trouva si malheureusement embourbée, en voulant repasser le chemin de fer, qu'il fut impossible de l'emmener, malgré les efforts héroïques des servants et la très belle défense faite par un escadron de dragons, qui avait mis pied à terre pour exécuter des feux et remplacer l'infanterie absente. Quoique embourbée, cette pièce, chargée de boîtes à balles, n'en fut pas moins dirigée contre l'ennemi qui, en raison de sa proximité, eut à subir des pertes cruelles; elles l'obligèrent à se retirer et permirent au commandant de la batterie de faire enclouer la pièce avant de l'abandonner.

La retraite, à part quelques fuyards qui arrivèrent précipitamment en ville, semant l'alarme comme toujours en pareille occasion, s'effectua en ordre. La cavalerie et l'artillerie, ayant rejoint l'infanterie, passèrent en tête et l'infanterie se reformant prit la gauche, les mobiles de la Nièvre formant l'arrière-garde. La retraite, du reste, ne fut nullement inquiétée et les Prussiens s'établirent à Chevilly à la tombée de la nuit, leur quartier général se trouvant à Huêtre, à quelque distance sur la gauche.

Le général en chef qui avait eu de bonnes nouvelles jusqu'à deux heures, était monté à cheval dès qu'il avait appris que l'affaire tournait à notre désavantage et avait trouvé la division Reyau se retirant lentement, la gauche de sa colonne à hauteur de Saran, à environ deux kilomètres de Cercottes. Après avoir donné ses ordres pour le placement des troupes dans cette position et pour la défense de cette partie de la forêt, il rentra à Orléans et rendit compte au ministre, par le télégraphe, du combat à la suite duquel les troupes du général Reyau avaient été obligées de se replier sur la ville. Il y avait loin de cet insuccès, inévitable en raison de la supériorité numérique de l'ennemi, à une déroute et une panique, comme on le télégraphia dans la nuit à Tours, sans en informer le général en chef.

2e) Position des troupes pendant la soirée du 10 octobre.

Le soir du 10, les troupes se trouvèrent établies dans l'ordre suivant: en première ligne, entre Saran et Cercottes, le régiment du Cher et un bataillon du 29e de marche; à Saran, le régiment de la Nièvre, un escadron

de dragons et une section d'artillerie; en arrière, le détachement des éclaireurs de l'Ouest (zouaves pontificaux, 160 hommes), arrivés depuis l'avant-veille. La cavalerie, qui ne pouvait être d'aucune utilité dans un terrain planté de vignes de tous les côtés, rentra en ville tout entière et vint camper sur les boulevards.

Les renseignements qui parvinrent au commencement de la nuit au commandant en chef, lui donnant la certitude presque entière que l'ennemi voulait nous tourner par notre gauche, la division Peytavin, la seule du corps d'armée qui fût en ce moment à Orléans (et encore n'était-elle pas complète, le régiment du Puy-de-Dôme étant resté à Vierzon pour y achever son organisation), reçut l'ordre de se porter aux Ormes; le bataillon de chasseurs à pied de marche, les 33e et 37e de marche, une batterie d'artillerie, une section du génie, devaient, en y prenant position, s'étendre du côté de Saran et se relier avec les troupes établies en ce point. A la droite, dans la forêt, le général Morandy, avec les troupes dont nous avons déjà donné la composition, reçut dans la nuit l'ordre de la garder à tout prix et d'appuyer sur sa gauche pour défendre la route. Ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'il opérerait sa retraite, soit par la ville, soit en se portant sur Gien.

Le matin de très bonne heure, avant le lever du soleil, le régiment du Cher, qui était démoralisé par le combat d'Artenay et aussi par l'infériorité de son armement, reçut l'ordre de se replier et de rentrer en deuxième ligne. Le bataillon du 29e d'infanterie de marche, qui se trouvait derrière lui, se porta en première ligne vers Cercottes, avec les éclaireurs de l'Ouest comme avant-garde et le régiment de la Nièvre comme réserve.

Le général Peytavin s'était porté aux Ormes; il se liait à Saran avec les troupes dont nous venons d'indiquer les positions et formait, avec sa division, une sorte de demi-cercle s'étendant jusqu'au delà d'Ingré. Il avait avec lui aux Ormes, une batterie d'artillerie et de plus, à sa droite, une autre batterie établie à Saran. Enfin, à notre gauche, le 36e de marche (de la brigade Faye) devait occuper le terrain compris entre la gauche de la division Peytavin et la Loire, lorsque le mouvement de l'ennemi se dessinerait.

3e) Combat d'Orléans, 11 octobre.

L'ennemi commença à se montrer vers 8 heures 1/2 sur plusieurs points à la fois et ouvrit, à 9 heures 1/4, le feu de ses batteries en avant des Barres.

La canonnade devenant très vive vers dix heures dans la direction des Ormes, le général en chef envoya immédiatement aux troupes qui venaient de débarquer par le chemin de fer l'ordre de se tenir prêtes à marcher, puis il monta à cheval et se rendit sur le pont du chemin de fer au faubourg Bannier, point fort bien situé, en arrière de son centre, d'où il pouvait surveiller l'action et l'emploi de ses réserves, arrivées en partie dans la nuit et qu'il emmenait avec lui dans l'ordre suivant : 1e bataillon incomplet (4 compagnies) du 39e de ligne, un bataillon du régiment étranger, le 5e bataillon de chasseurs à pied, commandant Antonini, (de la brigade Faye, en formation à Orléans), et le 3e bataillon du régiment de la Nièvre, qui s'était replié sous l'effet des obus, en suivant la ligne du chemin de fer et était rentré en ville (1). Quant aux éclaireurs de l'Ouest et au 29e de marche, débordés des deux côtés et pour n'être point tournés, ils se retiraient lentement et en bon ordre par les bois, les éclaireurs formant l'arrière-garde et faisant éprouver à l'ennemi des pertes sérieuses (2).

Voyant que la route de Paris était ainsi complètement dégarnie et que la division Peytavin, qui occupait la ligné d'Ingré à Saran, en passant par les Ormes, était exposée à se voir tourner par sa droite, le commandant en chef envoya en avant le général Borel, chef d'état-major général, avec une grande partie de ses réserves. Le bataillon du 39e de ligne fut placé à la tête du faubourg Bannier et se déploya dans les vignes, donnant la main à gauche aux tirailleurs du 6e bataillon de chasseurs de la division Peytavin, qui, avec le 27e de marche, occupait le terrain entre les Ormes et le faubourg. Le 33e de marche, de cette même division, était chargé de la défense des Ormes et d'Ingré. Le bataillon étranger (commandant Arago), soutenu par une partie du 5e bataillon de chasseurs de marche, occupa les vignes et la gare des Aubrais, se rejoignant ainsi à la forêt et couvrant la ligne du chemin de fer, contre laquelle furent placés en réserve, dissimulés par les haies et par les

palissades, les deux bataillons de mobiles de la Nièvre et les deux compagnies restantes du 5e bataillon de chasseurs. La cavalerie, dont il était impossible de songer à utiliser l'action sur un terrain planté de vignes, coupé de haies et de murs et traversé par trois voies de chemin de fer, se porta derrière la Loire avec les bagages, après être restée en réserve jusqu'au moment où le mouvement de retraite commença à se dessiner, et c'est à cette utile disposition qu'il faut attribuer le bon ordre dans lequel nous pûmes ensuite effectuer notre retraite.

De plus, il est à remarquer que nous n'avions derrière nous qu'une seule ligne pour nous retirer, le pont d'Orléans, qui se trouvait déjà même dans une position excentrique par rapport au gros de nos forces, c'est-à-dire, à la position des Ormes; le pont du chemin de fer, situé encore plus à droite, n'était plus praticable pour la cavalerie et pour l'artillerie, par suite d'une coupure faite en hâte par les soins de l'administration.

La résistance d'une certaine partie de nos troupes d'infanterie fut molle et elles montrèrent moins de moral qu'à Artenay. Les obus continuèrent à exercer sur elles un effet des plus fâcheux. Quelques bataillons de notre jeune infanterie ne tirèrent pas même un coup de fusil et s'obstinèrent, malgré l'exhortation des officiers, à rester couchés derrière les haies et au bas des talus du chemin de fer.

Vers 2 heures, la division Peytavin se mit en retraite des Ormes sur Saint-Jean, en fort bon ordre et sans qu'il y eût à craindre un instant pour son artillerie, mouvement qui, du reste, était nécessité par la présence d'un très fort corps de cavalerie ennemie sur la route de Blois. En même temps, une nombreuse infanterie menaçait de nous tourner par notre droite. Les compagnies du 39e, le bataillon de la légion et le bataillon des mobiles de la Nièvre, qui avaient pris position en arrière du faubourg Bannier et aux Aubrais, à proximité du point où se tenait le commandant en chef pour diriger les mouvements, eurent à subir le choc de troupes dix fois supérieures en nombre, auxquelles, par la justesse et la précision de leur tir, leur élan et leur énergie, elles firent éprouver des pertes considérables, particulièrement à la gare des Aubrais. Il en fut de même dans la forêt pour les éclaireurs de l'Ouest (zouaves pontificaux) qui, en se retirant pied à pied, d'arbre en arbre pour ainsi dire, firent aussi beaucoup de mal à l'ennemi. Mais si la résistance de ces braves troupes fut héroïque, elles n'en laissèrent pas moins sur le champ de bataille plusieurs de leurs officiers, entre autres le commandant Arago, de la légion, tué glorieusement à la tête de ses soldats, et bon nombre de leurs hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le commandant en chef, voyant que la retraite de la division Peytavin laissait ces bataillons complètement isolés, leur envoya l'ordre de battre en retraite, ce qu'ils firent lentement et en bon ordre, quoiqu'ils fussent déjà débordés sur leur droite par l'infanterie ennemie; il était près de 5 heures. En même temps le 6e bataillon de chasseurs et le 27e de marche, de la division Peytavin, suivant le mouvement qui s'opérait sur leur gauche, venaient, avec le général Borel, prendre position derrière la voie ferrée. Le commandant en chef resta sur le pont du chemin de fer jusqu'à ce que le mouvement de retraite fût opéré sur la droite et sur la gauche, puis ralliant les mobiles de la Nièvre et les chasseurs à pied du 5e bataillon qui étaient en réserve près du chemin de fer et laissant à l'arrière-garde le bataillon du 39e sous les ordres de son lieutenant-colonel, il prit la tête de la colonne qu'il conduisit en silence et en ordre jusqu'à la tête du pont de la Loire et là, s'arrêtant de sa personne, il surveilla lui-même toute l'opération difficile du passage du pont, encombré par l'émigration d'un grand nombre d'habitants quittant la ville avec leurs bagages et des troupeaux. Les quais de la Loire, de chaque côté du pont, furent gardés jusqu'au dernier moment par les bataillons du 36e de marche, appuyés par une batterie d'artillerie. Les hommes de la section du génie, aidés de quelques habitants, firent une coupure dans le pont et une sorte de petit redan qui, occupé par l'artillerie, aurait arrêté la poursuite de l'ennemi, s'il s'était présenté.

Vers les 6 heures 1/2, les dernières troupes étaient passées, mais le 36e de marche et le 5e bataillon de chasseurs de la brigade Faye restèrent encore à peu près une heure en position, pour recueillir les derniers traînards. A partir du pont, la retraite s'effectua sur deux routes, les troupes de ligne se dirigeant sur la Ferté;

les mobiles (Nièvre et Cher), avec le 36e, le 5e bataillon de chasseurs et les éclaireurs de l'Ouest, se retirant avec le général Faye sur Fargeau et sur Saint-Cyr.

La colonne principale, dont le commandant en chef avait pris la direction, ayant fait une halte de deux heures au delà d'Olivet, continua sa marche sur la Ferté; elle remit de l'ordre dans ses rangs, et arriva, après minuit, dans cette localité autour de laquelle tous les corps vinrent successivement établir, leurs bivouacs. La cavalerie fut campée en avant sur un terrain découvert, pour couvrir la position. Le sous-chef d'état-major, colonel Tissier, resté à la gauche de la colonne avec des sapeurs du génie, fit brûler le pont du Loiret près d'Olivet, lorsque les derniers hommes furent passés. Cette opération se fit vers les 2 heures du matin.

Le lendemain 12, à la pointe du jour, toutes les troupes étaient ralliées, les distributions avaient lieu et les chefs de corps faisaient procéder aux appels et aux soins de propreté et de tenue. Le commandant en chef visita ses camps de bonne heure et alla ensuite reconnaître les hauteurs avoisinantes qu'il jugea beaucoup plus favorables pour le campement du corps d'armée, comme dominant tout le bassin où se trouve la Ferté. Les collines de la Ferté-Saint-Aubin ont vue sur tous les chemins qui amènent sur ce plateau et sont des plus favorables pour la défensive; en cas de poursuite de l'ennemi, elles offraient la meilleure position qu'on pût prendre pour l'arrêter. Ce mouvement fut exécuté dès que les hommes eurent mangé la soupe.

En résumé, le 15e corps, après avoir subi des pertes qui n'avaient été sensibles que pour les corps qui avaient réellement tenu (le 39e, la légion étrangère, le 5e bataillon de chasseurs et quelques bataillons de la division Peytavin) était conservé intact. Les régiments de mobiles avaient, dans cette courte campagne, pris l'habitude de la vie de bivouac; assisté à deux engagements auxquels quelques-uns de leurs bataillons n'avaient pas laissé que de prendre une part active.

Depuis son arrivée à la Ferté, le 15e corps s'était augmenté du régiment de mobiles de la Gironde, de trois batteries d'artillerie, dont deux de réserve et d'un nombreux parc d'artillerie. L'ordre et la cohésion commençaient à s'établir dans les divers corps de l'armée et permettaient d'espérer une prompte revanche. L'arrivée des renforts que nous attendions d'heure en heure de Vierzon et de Bourges, d'où ils nous étaient annoncés et que nous n'avions pu recevoir plus tôt à cause de l'encombrement des trains, contribuait à assurer notre position.

La résistance que nous avons opposée à Orléans, dans une position difficile à défendre, en raison de la grande étendue de la ville et de ses faubourgs et de la nature du terrain, avait été prolongée autant qu'elle pouvait l'être; tenter de résister plus longtemps, avec les troupes d'infanterie dont nous disposions, la faiblesse numérique de notre artillerie et le manque de concours de la part des habitants qui n'avaient été nullement préparés pour la défense et qui sont restés impassibles devant cette attaque, eût été compromettre, gravement peut-être, l'existence du corps d'armée. C'est après avoir réfléchi mûrement à ces diverses considérations que le commandant en chef crut devoir prescrire la retraite à toute la ligne, mesure commandée du reste par l'heure avancée de la journée, qui nous laissait à peine le temps nécessaire pour évacuer la ville avant la nuit. Ajoutons, d'ailleurs, que la fraction du 15e corps qui venait de combattre, composée de troupes pour la plupart très jeunes, sans homogénéité, sans cohésion, sans cette forte discipline qui assure le succès (les soldats connaissant à peine leurs officiers), se trouvait alors en pleine formation, à dix lieues à peine de l'ennemi, condition des plus défavorables pour son organisation, attendant son artillerie et les régiments d'Afrique (16e, 38e, 39e de ligne, légion étrangère, dont un bataillon, en formation à Tours, était seul en ligne), corps qui faisaient sa principale force et dont une très minime partie avait pu prendre part à l'action; ce qui ne serait pas arrivé, si le point fixé pour le quartier général du corps d'armée n'avait pas été reporté aussi précipitamment presque au contact de l'ennemi. Il faut ajouter enfin, et c'est là qu'il convient de chercher les principales causes de notre infériorité, que le corps d'armée dont l'organisation n'était qu'ébauchée, n'a pu mettre en ligne dans la journée du 11 octobre que 15 pièces d'artillerie contre plus de 100 que possédait l'ennemi, et que les troupes qui défendaient Orléans ne comprenaient pas des brigades

organisées, mais étaient composées, pour une grande partie, de corps isolés ayant une action presque indépendante, et qui, insensibles, ou à peu près, à la direction du commandement supérieur, ne surent pas, malgré les ordres donnés, se porter les uns aux autres un secours efficace; sans parler de la regrettable abstention du général Morandy dont la brigade, établie sur notre droite, dans la forêt d'Orléans, n'a pas donné signe de vie pendant toute la bataille, bien qu'il eût reçu à cet égard les ordres les plus précis.

1. Extrait de l'Historique du 12e régiment de mobiles. ... Le troisième bataillon fut retenu sur le chemin de fer des Aubrais à Tours et là, pendant quatre heures, il résista à l'ennemi sous le commandement du général de la Motte Rouge, qui se portait de sa personne en avant, suivi de deux bataillons de chasseurs et d'un régiment de marche.

2. Le capitaine Le Gonidec, n'ayant que 160 hommes avec lui et voyant une colonne bavaroise arriver par la forêt au carrefour des Quatre Chemins, avait dissimulé sa petite troupe dans les taillis, derrière les arbres et par un feu sûr et soutenu, sans perdre beaucoup de monde, put pendant plusieurs heures, arrêter l'ennemi du côté de la forêt et empêcher un mouvement tournant dangereux. Un Nantais, Aug. de la Brosse, succomba glorieusement dans ce combat.